

## **Pédale est un titre un peu provocateur. Comment est né ce film ? D'où vous en venue l'idée ?**

L'actualité fut un élément déterminant. Depuis 2013 et la *Manif pour tous*, les actes homophobes n'ont cessé d'augmenter. Comme l'analysent les rapports annuels de SOS Homophobie, ils sont de plus en plus violents, à l'encontre des garçons mais aussi, fait nouveau, vis-à-vis des filles. L'agression verbale s'est banalisée: l'insulte "pédé, pédale" est celle qui est la plus utilisée dans les écoles. Les agressions physiques, toujours en groupe, croissent en nombre et en intensité. Certes, la presse en rend compte, et c'est son honneur mais en même temps, la signalisation parfois quotidienne d'actes homophobes ici et là en France, en Europe ou dans le reste du monde tend à les banaliser. Par ailleurs, sauf en cas d'agression particulièrement violente, symbolique et médiatisée, il est rare de savoir quelles ont été les suites policières et judiciaires. D'où, côté agressés, un sentiment d'injustice, ou de justice partielle, à plusieurs vitesses, et côté agresseurs un sentiment d'impunité, surtout lorsque les violences ont lieu en groupe (et c'est presque toujours le cas) ou via les réseaux dit sociaux, mais d'où semblent bannis toutes les règles de sociabilité élémentaire. Les victimes sont laissées à elles-mêmes et deviennent des laissés pour compte. Les plaintes classées sans suite sont une nouvelle insulte, une manière de les dévaluer, de les exclure. Moins justiciables que les autres, alors que la loi pourtant stipule la gravité du délit. Et c'est toujours les mêmes excuses: faute de temps, de moyens, faute de volonté, faute d'envie. La faute à pas de chance. C'est terrible pour une victime - pour n'importe quelle victime - de s'entendre dire qu'elle ne doit pas trop se faire d'illusion sur les suites qui seront données à son agression, que la justice ne lui donnera pas justice.

Il y a toutefois un progrès. Il est possible aujourd'hui de pointer les défauts et de dénoncer les carences de la justice. Ce n'était pas le cas auparavant. Même après la dépénalisation de l'homosexualité par la loi Badinter de 1982, il était difficile de porter plainte sans se retrouver stigmatisé voire fiché. Les agressions homophobes étaient presque considérées comme normales - les guides comme Spartacus précisaient d'ailleurs les lieux de dragues réputés dangereux, sous-entendus « à vos risques et périls ». La suspicion

des autorités à l'égard des gays rendaient toute plainte difficile voire impossible. Car, pour les hétéros, c'étaient toujours l'homo qui était peu ou prou responsable, car réputé déviant, a-normal, marginal. Considérés comme des corrupteurs par nature selon un diktat moralisateur et religieux, les gays devaient être punis parce que c'étaient toujours eux qui l'avaient cherché. Et nombreux ont été des générations d'homos à vivre avec cette conviction, un peu comme des victimes du syndrome de Stockholm.

### **Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez pas porté plainte après avoir subi vous-même une agression homophobe violente quand vous étiez encore un jeune homme ?**

Vous savez, depuis l'âge de huit ans, je m'étais préparé à être agressé un jour au l'autre. Toute ma jeunesse et mon adolescence j'ai tout fait pour que mon « secret » ne soit pas dévoilé publiquement. Il importait de donner le change, que personne ne se doute de rien. Ou qu'il y ait toujours un doute raisonnable, au moins. C'était une attention et une surveillance et une attention de tous les instants - sans le moindre moment de repos ou de vacances possible. Et en même temps, j'espérais qu'un de mes amis découvre mon homosexualité, et l'accepte, et qu'il m'aime ainsi, et qu'il m'avoue qu'il était gay lui-aussi... On se croirait dans le préambule d'un film porno ! La réalité était moins jouissive. A force, j'ai appris à faire de cette peur, de ma peur, un état de conscience, un état d'être.

Mais quand les trois ou quatre mecs m'ont agressé, j'avais beau m'être conditionné, ce fut un choc. Surtout que je n'ai rien vu venir. Je ne sais même pas comment ils ont su que j'étais homo. Peut-être m'ont-ils repéré à la sortie du cimetière du Père LaChaise où je venais d'assister à l'enterrement d'un ami mort du sida ? Peut-être m'ont-ils vu acheter une boîte de préservatifs (à l'époque, seuls les gays étaient réputés les utiliser, car seuls à être touchés par l'épidémie) ? En tout cas, c'est arrivé d'un coup. Sans aucun préliminaire ni coup de semonce. Un pur effet de surprise pour ne pas me laisser la moindre chance. Il y a d'abord eu les coups - dans le dos et au visage, direct. Puis, peut-être parce que j'étais sonné, incapable de me relever, peut-être parce ce qu'ils voulaient reprendre leurs forces, ou juste pour que je comprenne bien ce qu'ils avaient à dire, les insultes, les crachats ont fusé. Enfin, ragillardis dans leur virilité, et alors que je me recroquevillais dans

mon sang, ce furent les coups et les insultes en même temps. Il m'était impossible de répliquer. Je m'en veux encore aujourd'hui de cette faiblesse. Mais il m'était raisonnablement impossible de répondre et puis, forcément, ils étaient plusieurs. Les lâches ne vous laissent aucune chance.

Franchement, j'ai cru - j'ai espéré peut-être - mourir à cet instant. Mais ils ont disparu. Personne n'est venu à mon secours. Pourtant, cela s'est passé dans une rue du XIXe arrondissement de Paris - un quartier populaire, mais cela n'explique et n'excuse pas tout. Je me souviens avoir vu des ombres me contourner. Une femme aussi s'était émue avant de reprendre son petit bonhomme de chemin. Mais j'étais en sang, et à l'époque tout le monde craignait le moindre contact avec le sang - surtout si les passants ou les habitants avaient entendu les agresseurs me traiter de pédé. Peut-être pensaient-ils qu'il s'agissait d'un règlement de compte ? J'ai mis un temps infini à me relever, en tout cas assez pour que le sang ait pu coaguler. Je suis rentré chez moi en métro. J'ai fixé le regard de tous ceux qui me dévisageaient - même ceux qui me reluquaient l'oeil en coin. C'est à ce moment là que j'ai décidé que personne ne me fera baisser les yeux désormais. C'est une habitude que j'ai gardé. Dans le métro, quand la plupart des gens se courbent sur leur téléphone portable, concentrés sur leur jeu ou leurs selfies comme s'ils lisaient un Coran ou un Missel, je les regarde, je les observe, je les examine. Je me demande. Qui m'aiderait si des homophobes m'agressaient maintenant ? Qui aurait ce courage, cette humanité, cette détermination ? Se lèveraient-ils si une femme se faisait chahuter par un groupe de mecs ? Si ce même groupe, ou un autre deux rames plus loin, s'en prenait à un garçon parce qu'il était juif ? Les faits réputés divers donnent souvent une tendance mais si j'espère toujours qu'ils n'en seront pas forcément la réponse.

Après mon agression, je suis resté chez moi, terré et enterré, jusqu'à ce que les plaies cicatrisent, jusqu'à les bleus s'éclipsent. Jusqu'à ce toutes les traces visibles disparaissent à la surface. Jusqu'à ce que je retrouve un visage normal, symbole d'un retour à la normale. Et effectivement, j'ai fait comme si tout était rentré dans l'ordre, comme si tout allait et irait bien. Je ne suis pas allé porter plainte - une dizaine de jours avaient passé, et il ne restait plus que quelques traces de contusions, surtout sur les avants bras, les côtes, à l'aine. Je n'avais pas envie de raconter ce qui n'avait été qu'une nasse de silences. Je n'avais pas la force de dire dans ma

bouche les insultes proférées. Je n'avais pas envie d'avouer, car à l'époque (et sans doute toujours aujourd'hui, plus encore peut-être), quand on était homo, tout était avoué, c'est-à-dire être un risque de désaveu. Dire que j'avais été victime d'une agression homophobe, la qualifier comme telle, c'était avouer aussi que j'étais homosexuel. Je n'avais pas envie d'être une nouvelle fois stigmatisé, comme l'avaient fait à leur manière les agresseurs. Je redoutais le mépris et le dédain des policiers. Je ne voulais pas de ce *coming out* administratif et officiel.

Vous savez, c'est la première fois que je parle de cette agression. Ceux qui me connaissent vont découvrir cette histoire. Je l'ai toujours tenue secrète, même mes proches de l'époque n'en ont jamais rien su. Comme je n'avais pas encore fait mon *coming out* auprès de mes parents, il n'était pas question de les inquiéter (on associait alors homosexualité et sida, et pour la génération de mes parents, parce qu'elle restait sinon contre-nature du moins hors-norme, elle conservait une part de risque social). Et puis je n'avais pas non plus envie de me présenter comme une victime, d'associer homosexualité et agression homophobe, même auprès de mes amis, qu'ils soient gays ou non. Surtout, j'avais honte, j'étais en colère, et je redoutais aussi cette colère, sa force, sa démesure, sa lucidité. Il fallait que je la dompte, que je la domestique. Et si je ne parvenais pas à la contrôler, il faudrait alors que je l'élimine, que je la mette à mort. Alors je me suis tu. Toute la première partie de ma vie, j'ai veillé à ce que jamais les mots, les insultes, ne soient jamais prononcées et après l'agression, j'ai fait en sorte qu'ils ne le soient plus jamais. Mon homosexualité fut une affaire de silences.

Se taire, me taire, fut une erreur. Je m'en suis rendu compte au moment où j'ai réalisé le film *Après l'attentat (LCP, 2016)* qui interrogeait le processus de reconstruction des victimes d'attentats sur le long terme, depuis les années 1980. J'ai compris à ce moment là qu'être victime d'agression homophobe, c'est être une victime en soi et que cesser de se considérer comme une victime - déchirer l'étiquette accrochée gros orteil - implique un certain travail sur soi-même, de l'aide le cas échéant et du temps ne serait-ce que pour réduire les syndromes de stress post-traumatique, exactement comme on réduit une fracture à l'avant-bras ou aux côtes. D'autant plus qu'à la différence des victimes « innocentes » considérées comme des dommages collatéraux parce qu'elles avaient été là au mauvais moment, celles d'actes homophobes éprouvent toujours un

certain relent de culpabilité, parce qu'elles ont été visées à dessein, de manière préméditée, pour ce qu'elles sont ou ce qu'elles représentent. C'est sans doute idiot - et les associations sont là pour le faire entendre. Mais peut-être ce sentiment correspond-il à ma génération, à cheval entre répression et libération des homosexuels, même si je pense que si le discours public - légal - a évolué positivement, dans les consciences l'indifférence vis à vis de la différence prend plus de temps. On l'a vu avec *La Manif pour tous* en 2013, et au moment du vote du Pacs en 1999.

### **Le film commence d'ailleurs par un montage chronologique d'archives rapportant des propos homophobes... Une manière de poser le sujet ?**

Oui, les extraits présentés commencent dans les années 1970 jusqu'à 2013. C'est toujours un peu la même rengaine, la même dégaine qu'on se situe à une époque où l'homosexualité était condamnée (et donc où on pouvait tenir ce genre de propos en toute impunité, face caméra), ou après la dépénalisation, et plus encore quand ce sont les insultes homophobes qui tombent sous le coup de la loi. Il existe cependant des variantes selon qu'on pose une question sur l'homosexualité (perçue alors comme un vice, un pêché, une maladie) ou sur les homosexuels (qui suscitent alors une sorte de dégoût ou encore le like-pas like de l'époque via l'expression un peu immature du « j'aime pas »).

Il existe toutefois une évolution. L'insulte avait pour vocation de mettre à distance et de déprécier l'autre, en opposant une virilité hétérosexualité à une féminité soit disant homosexuelle, l'actif au passif (au point que certains mecs qui baisent avec des hommes - et souvent qu'avec des hommes - se considèrent comme hétéros au prétexte qu'ils ne sont qu'actifs). Le moralisme de circonstance s'inscrivait ou justifiait ce virilisme. Aujourd'hui, la dimension religieuse est de plus en plus affirmée voire soulignée, de manière explicite ou de façon plus hypocrite, en opposant un soit disant naturalisme à un légalisme, la nature à la culture, alors que leur conception de la nature qui sert de référence aux homophobes de ce nouveau genre est elle même l'expression d'une culture religieuse.

Je me méfie aussi de ce nouveau courant qui consiste à analyser avec moult graphiques les insultes homophobes pour mieux les

excuser (par exemple en les contextualisant: individus alcoolisés, effet d'entraînement sous la pression du groupe). En milieu scolaire, surtout au collège, les insultes comme « Enculé de ta race, et sale pédé » sont majoritaires et si fréquentes qu'on leur dénie leur caractère homophobe ! En revanche, très rares - et de plus en plus rares, me confiaient des membres du MAG (Mouvement d’Affirmation des jeunes Gays) - sont les directeurs à solliciter ou à autoriser les associations de luttres contre l’homophobie à intervenir dans les collèges publics où précisément elles se manifestent le plus, et souvent en invoquant le prétexte d’un risque de troubles, de réactions et de débordements violents, ou pour ne pas heurter les sensibilités religieuses. A cela s’ajoute la traditionnelle hantise d’un risque de prosélytisme, théorie homophobes développées par Anita Bryant en 1977 aux Etats-unis. Pourtant les insultes et harcèlements homophobes sont la principale cause du suicide des jeunes gays.

### **L’insulte homophobe jouerait-elle un rôle dans la construction d’une identité (homo) sexuelle ?**

Oui, elle joue un rôle fondamentale dans la construction de l’identité sexuelle, qu’on soit effectivement homo ou non. Certains hétéros se font traiter de tapette, de pédé au prétexte qu’ils ne correspondent pas à l’image, c’est à dire à la ressemblance de l’ordre majoritaire, parce qu’ils se montrent plus ou trop sensibles, parce qu’ils sont intellos. L’insulte établit le contraste, elle désigne la différence, elle stigmatise l’altérité, et dans le pire des cas elle stipule une anormalité. Quand un garçon traite un autre de pédé, il affirme le pas-pareil, le dissemblable, dans le pareil.

Dans tous les cas l’insulte dit, et force à vous dire. Elle vous désigne et vous force à vous reconnaître. Adolescent, je me suis demandé souvent demandé : « Aurais-je été homosexuel si on ne m’avait pas qualifié de pédé ? ». Le diktat du regard des autres m’a-t-il conditionné, déterminé à être homo ? La première fois qu’on m’a traité de pédale, je ne savais pas ce que le mot voulait dire. Sinon j’aurais répliqué, par instinct de conversation et de conservation. Au ton employé par mon camarade, je sentais bien que ce mot comportait une part de trouble, de magie, de double sens, de tabous. Que je devais plutôt chercher par moi même sa signification au lieu de la demander à mes parents. Je ne voulais pas non plus paraître ignare auprès de mes copains. L’insulte fut mon premier

silence, ma première traque dans les livres. Ce ne fut pas facile. Soucieux de bienséance, les dictionnaires destinés aux enfants n'indiquaient pas ce genre de mots. Il n'en devint que plus fascinant et plus terrifiant.

Après, je me suis interrogé comme tout le monde pour savoir s'il existait une raison, des causes ? Si mon homosexualité était naturelle ? Si on naissait homo ou si on le devenait. Je reste dubitatif sur l'origine, et même je me méfie de toutes ces théories qui viseraient à justifier l'homosexualité par la génétique. L'idée sous-jacente est de dire que s'il y a des causes, il y a des solutions. Je comprends que certains gays trouvent ces thèses naturalistes rassurantes et déculpabilisantes. Il y aurait entre 5 et 10% d'homos comme il existerait 5 à 10% de gauchers. Personnellement, je préfère me dire que si l'homosexualité m'a choisi, en conscience, j'ai choisi d'être homo.

### **Seriez-vous partisan du droit à la différence ?**

Vous savez la question du droit à la différence et celle des droit à l'indifférence traverse toute l'histoire de l'homosexualité. Elles sont siamoises. Dans une société où l'homosexualité est normale (naturelle et culturelle), elles ne se posent pas. En revanche, ce sont les sociétés qui désignent les gays comme différents qui les poussent à soit affirmer leur différence soit à faire profil bas. En France, dans les années 1950-60, le mouvement Arcadie militait pour que la société finisse par tolérer les homosexuels en jouant la carte de la respectabilité et en sollicitant une relative indifférence. Les homos devaient se fondre dans la masse, être comme tout le monde. On ouvrait les portes du placard mais on n'en sortait pas. En 1970, le FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire) bouscule tout cela et revendique que soit reconnu le droit à la différence, en se montrant extravagant et provocateur, quitte à décliner et à sur-jouer les clichés dont les hétéros se servaient pour les représenter. En 1977-1978, Harvey Milk, à San Francisco, a prouvé que le droit à la différence et à l'indifférence étaient conciliables. L'homosexualité traversait toutes les catégories sociales (bouchers, médecins, pilotes de chasse, ouvriers et ouvrières, patronnes et patron).

Je me méfies aussi de tous ceux - y compris parmi les gays - qui veulent que les homos soient comme ci et pas comme ça, qui

opposent les uns aux autres, qui veulent imposer à tous leurs visions et leurs conceptions de l'homosexualité. Serait-on plus moins gay parce qu'on vivrait en couple et vraiment gay parce qu'on crierait qu'on aime se faire enculer. Parce que l'on se donne à voir comme différent ? En quoi l'avis personnel, l'opinion égocentrique et narcissique, devraient-ils soumettre tous ceux qui diffèrent de l'ego à sa loi. L'individualisme promu par les réseaux sociaux serait-il un tyrannisme ? Tout réduire à l'ego comme valeur de référence universelle, à l'égoïsme comme valeur de consommation fondamentale - n'est-il pas le pire des totalitarismes ?

Personnellement, j'appartiens plus à une génération qui a cherché à poser la question de la personne au centre du collectif, à penser le minoritaire non sous la forme d'une exclusion mais d'une inclusion et ce en posant la question de l'égalité des droits. Pourquoi certains n'auraient-ils pas les mêmes droits, alors qu'ils sont pareils mais pas du pareils au même ? Pourquoi la majorité exclurait-elle une minorité ? Une société est-elle démocratique à partir du moment où demeurent des inégalités de droits entre citoyens ?

Cette question s'est posée encore récemment en 2013, au moment de la loi concernant *le mariage pour tous*. En fait sous couvert d'une défense de la famille traditionnelle, d'une conception naturaliste, il était surtout question d'opposer et d'imposer la dimension religieuse du mariage à la république laïque. De maintenir des discriminations. En fait, il ne faut jamais considérer les acquis comme pérennes. Les lois ont beau être plus justes, et c'est un progrès, les consciences individuelles se voient parfois entraînées dans des mouvements d'hystérie collective. Nous ne sommes pas dans une société apaisée. Les résistances et les clichés vis à vis des homosexuels sont toujours vivaces, et fait marquant, souvent parmi les plus jeunes. Certes, il s'agit d'un âge où la puberté, la transformation corporelle et l'affirmation d'une sexualité active imposent de poser celle de l'identité sexuelle, où le besoin d'être semblable et de s'identifier à tous entre en conflit avec celui de se concevoir comme différent, autonome, individualiste (c'est-à-dire de devenir un sujet sexuel à part entière)... Mais que l'homosexualité reste «un douloureux problème» montre bien que la révolution des mentalités engagée dans les années 1970 est loin d'être effective.

Je pense d'ailleurs que ce que je raconte dans ce film correspond encore à des situations contemporaines, que le processus de

construction de l'identité sexuelle par l'insulte est encore le fait d'un grand nombre, sinon de la majorité des jeunes gays. Nombreux se reconnaîtront dans ce film, s'y identifieront. Et peut-être aussi que les parents, les amis comprendront ce qui peut se passer dans la tête d'une garçon qui découvre et qui comprend son homosexualité.

Certes, grâce à la technologie, il est plus facile aujourd'hui de savoir « comment on fait » (les films pornos gays sont en accès libre via le net), et il est plus facile aussi de trouver un partenaire sexuel via les chats et autres sites de rencontres. Mais les réseaux sociaux provoquent aussi un plus grand contrôle social. Le déchaînement de haine et le harcèlement sont démultipliés, encouragés même par l'anonymat. Et c'est un paradoxe, le jeune gay actuel a plus de facilité pour entrer en contact avec d'autres gays - parfois à l'autre bout de la planète - mais il est contraint aussi à faire profil bas, à rester dans le placard d'internet, masqué pour ne pas être démasqué. Les terminologies actuelles sont significatives d'une certaine tournure d'esprit, d'impliciter et non d'expliciter, de sous-entendre au lieu de dire. Par exemple, les jeunes ne disent plus qu'ils cherchent du sexe, mais du « fun ». Le mot sexe devient tabou. On cherche à coucher avec des garçons mais on se dit « hétéro », c'est-à-dire que l'on se place en position d'actif (on ne suce pas et on ne se fait pas enculer) tout en restant passif sexuellement (on se laisse faire) - bref, on se contente d'être l'instrument du plaisir de l'autre. Il importe aussi de rester le plus possible anonyme.

La croissance des actes homophobes explique sans doute ce phénomène. Le pire, c'est que ce sont parfois ceux qui sont confrontés eux-mêmes au racisme, à l'antisémitisme, au mépris social, qui se montrent les plus virulents. Est-ce peut-être parce qu'elle concerne tous et tout le monde, sans tenir compte de leurs origines ou de leur position sociale, est-ce parce qu'elle est universelle, que l'homosexualité est attaquée par tous ?

En tout cas cette montée de l'homophobie est une pression supplémentaire: le jeune gay doit mener une double vie, au risque aussi de développer des comportements paranoïaques et schizoïdes, un mal-être de n'être pas totalement et fièrement lui-même. Bien sûr, les progrès réalisés, l'évolution du regard, facilitent l'affirmation, mais on s'assume plus tard, quand l'autonomie sociale permet de limiter les risques.

**En même temps, lorsque vous parlez d'homosexualité, on a l'impression que vous évoquez surtout l'homosexualité masculine. Les lesbiennes sont d'ailleurs absentes de votre film...**

Comme le film à l'origine était plus long, il a fallu couper certains passages. Celui consacré aux lesbiennes fit parti du lot. J'y expliquai pourquoi *Pédale* n'est parlait pas... En fait, les gays de ma génération, et moi en particulier, avons fort peu de contact avec les lesbiennes. Garçons et filles, femmes et hommes avaient fait corps dans les années 1970 dans les luttes pour la reconnaissance et la dépénalisation de l'homosexualité. Issues du mouvement féministe, les lesbiennes ont joué un rôle clé et moteur dans l'affirmation des droits. Puis très vite, elles ont accusé les garçons d'être plus préoccupés par leurs relations sexuelles que de vouloir poursuivre un combat politique. Et si on en croit Hervé Guibert, c'est vrai, lors les mecs se rendaient aux Beaux-arts plus pour baiser dans les couloirs que pour participer aux réunions. Lesbiennes et gays ont évolué alors chacun de leurs côtés. Il existait aussi des différences de pratiques. Et même si je n'aime guère les généralités de généralisation, elles étaient réputées plus calmes, plus bon chic bon genre, plus fidèles et désireuses de vivre en couple (ce sont les lesbiennes qui pose la question du mariage gay aux Etats-Unis dans les années 1970). Le regard des hétéros portés sur les lesbiennes étaient beaucoup plus conciliant que celui envers les gays.

Personnellement, j'ai eu quelques amies lesbiennes qui m'ont permis de fréquenter un peu leurs univers - et mieux valait montrer patte blanche - mais dans les clubs comme le Kit-Kat et le Pulp, les mecs restaient très marginaux. Nos mondes évoluaient en parallèle plutôt qu'en connivence. Cela a changé avec le sida. Là encore, pourtant moins concernée, les lesbiennes ont fait corps avec les homos pour les défendre contre le retour à l'ordre moral et conquérir une réelle égalité des droits. Je pense qu'aujourd'hui gays et lesbiennes sont plus proches, y compris dans leurs comportements. C'est peut-être aussi pour cela qu'elles sont elles aussi de plus en plus victimes d'agressions homophobes.

En tout cas, loin de moi la volonté d'évincer les lesbiennes de ce film. Comme il s'agit d'une auto fiction documentaire, l'exigence de

vérité importait aussi de montrer la réalité non en soi, de manière omnisciente, détachée, extérieure, mais à travers mes expériences.

**Vous qualifiez Pédale d'auto-fiction documentaire ? C'est une première, un genre nouveau, non ? Qu'entendez-vous exactement ?**

D'abord rappelons que le documentaire défend un point de vue, une intention, une vision, quand le reportage journalistique lui se déclare en principe et par principe objectif, descriptif et illustratif. Cela ne signifie pas que le documentaire n'est pas objectif, au contraire. Mais alors que l'objectivité du reportage est posée comme un fait et une donnée incontestable c'est-à-dire ne pouvant et ne devant être contestée, dans le documentaire, l'objectivité est une quête et pas seulement une enquête. Elle est une interrogation, une mise en perspective et une remise en question, une mise en doute. Elle est un mouvement. Elle n'est ni présupposée ni un présupposé. Elle cherche à comprendre et à se comprendre en changeant les angles et les points de vue. C'est la raison pour laquelle le documentaire est un travail d'auteur: il induit le regard de l'auteur dans le film et c'est *sa* perception qu'il propose au regard d'autrui, sans chercher à affirmer *La vérité*, mais en permettant à l'autre de l'interroger et se faisant de s'interroger, de susciter et de provoquer son propre regard.

L'acte documentaire engage le film. Il est un exercice de la volonté. Une démarche plus qu'une marche à suivre. Une danse, parfois (peut-être). Un essai (au sens anglais du terme). Les images qui le composent, une proposition d'imaginaire. Le montage qui les assemble, un démontage et un remontage (quand dans les temps anciens on remontait encore les horloges et les montres pour que s'écoule le temps). Il est un regard qui propose à celui qui le regarde de ne pas être seulement un voyeur mais aussi un voyant.

Personnellement, j'ajouterai que le documentaire est un état de conscience, en tout cas j'essaie de poser chaque séquence de mes films et chacun d'eux au regard des autres comme un état de conscience. L'état de conscience se définit comme un moment, un instant. Il n'est jamais une fin en soi. Il n'est ni une vérité ni la vérité, mais un exercice d'honnêteté.

Dans mes précédents films, *My american way of war* et *My american way of life*, j'ai essayé de trouver cette honnêteté en développant le concept de fiction documentaire. Il ne faut pas le confondre avec celui de docu-fiction qui consiste à reconstituer des saynètes illustrant tel ou tel épisode de l'histoire afin de l'illustrer. Dans le docu-fiction, le moderne évoque l'ancien. Il n'est qu'un décor, un décorum, une représentation. Celle-ci, fondée sur les travaux de spécialistes, se veut souvent au plus juste. D'une certaine manière, elle rappelle la démarche journalistique. L'image est là pour rendre compte de ce que fut sans doute (sans aucun doute) la réalité. Elle restitue. Elle affirme l'imaginaire.

Dans les fictions documentaires que j'ai écrites et réalisées, mon intention était moins de reconstituer que de constituer. Le personnage qui raconte sa vie, qui raconte le film comme s'il s'agissait d'une auto-biographie, est en réalité une pure création. Jeff Stryker est un personnage. Mais ce n'est pas non plus un personnage de roman. C'est un je qui décrit son histoire en essayant de la mettre en écho, en résonance, en réflexion, au regard des événements d'une époque qu'il traverse, qu'il accompagne ou qu'il subit. Il est une mise en oeuvre de la conscience individuelle. C'est un subjectif objectif. Une conscience qui oeuvre. C'est aussi une diffraction du temps, car lorsque Jeff raconte tel ou tel événement au moment où celui-ci survient, il le dit avec la distance de celui qui l'intègre au regard d'une histoire plus grande, en connaissance de cause et de conséquence. Comment dire le vivre d'un instant précis en étant conscient de l'avoir vécu, d'être du vécu, comment être là mais pas seulement: tel fut le défi de ces deux fictions documentaires.

Pour fictionnaliser ce regard, un travail de recherches touchant à tous les aspects de l'époque concernée fut indispensable. Pour ce faire, j'ai croisé les ouvrages contemporains des événements (la presse quotidienne et les journaux intimes) avec ceux de mes contemporains analysant l'époque, les livres des romanciers et des historiens, les films institutionnels et les archives privées (les *home-movies*). Grâce à cette documentation (la consistance), j'ai pu créer (constituer) le personnage de Jeff Stryker. Il ne s'agit cependant pas d'un archétype, mais bien d'un être en soi, avec sa psychologie propre. Il permet d'interroger le passé pensé au présent, à travers le filtre du regardé l'homme et à travers son récit. Le portrait de Jeff est un *essay*. Sa mémoire, ses mémoires, un acte de création. Le terme

fiction doit être pris dans son sens étymologique. *Fingere* en latin signifie « forger, façonner ». La fiction documentaire se forge à partir du documenté et façonne le documentaire.

*Pédale* est une autofiction documentaire déjà par son caractère autobiographique. Le moi qui parle est bien le mien. Tous les événements, et jusqu'aux prénoms cités, correspondent à ma réalité. Tout ce que le film met en action est véridique. Mais j'ai également essayé d'aborder cette histoire - mon histoire - d'un point de vue documentaire, de me documenter moi-même, de me percevoir non seulement comme un sujet mais aussi comme un objet, et souvent il m'est arrivé de penser le « je » comme un « il », de passer par ce regard du il pour recouvrer un « je ». A cet égard, le film s'est imposé comme un travail d'objectivation, un état de conscientisation, d'honnêteté radicale. Les livres comme *Mars* de Fritz Zorn, les récits d'Hervé Guibert et surtout *L'Âge d'homme* de Michel Leiris ont été des guides.

En fait cette démarche correspond à celle de ma construction sexuelle. Elle est une mise en résonance, en assonance et en abîme de tout le travail de conscience engagé depuis mon enfance pour tenter de comprendre ce qu'était cette homosexualité que je devais apprendre à faire mienne. Et, je suis persuadé que le processus que je décris dépasse ma propre histoire. Nombreux ont été les gays de ma génération à l'avoir suivi. Nombreux sont ceux de la génération actuelle qui s'y reconnaîtront sans doute aussi. Car ce processus s'inscrit en fait dans le parcours de la construction de l'identité sexuelle dans une société où la norme n'intègre pas encore les efforts de normalisation.

Et peut-être dépasse-t-il aussi cette dimension purement sexuelle pour interroger notre rapport à l'autre. L'homosexualité a longtemps été appréhendée comme une différence, une altérité. En fait, l'homo est perçu comme « autre » au même titre que tous les autres qui sont identifiés comme différents, et discriminés pour ce motif. C'est pourquoi il est légitime d'associer homophobie et racisme. Le pire, c'est que les gays peuvent subir des agressions homophobes de la part de ceux qui sont également victimes de racisme.

La part de fiction est aussi signifiée par les sources d'archives. Certaines sont personnelles, mais la plupart proviennent d'autres

fonds, de films amateurs, de courts métrages, et surtout de l'INA. Le projet *Pédale* avait été sélectionné lors du Concours INALAB 2018. Il s'agissait de montrer que l'on pouvait utiliser les archives à d'autres fins, en faire une écriture romancée. Il ne s'agit pas d'un détournement. Par exemple, les archives retraçant l'approche psychanalytique de l'homosexualité sont mises en scène exactement comme je les avais reçues et perçues au moment de leur diffusion par la télévision. En revanche, il est vrai que les extraits de courts-métrages ont été utilisés autant comme des éléments de fiction que comme une source documentaire (apte à documenter le récit). C'est pourquoi, je pense qu'on peut parler vraiment d'auto-fiction documentaire pour ce film.

### **Comment percevez-vous l'homosexualité dans la société d'aujourd'hui ?**

Des progrès considérables ont été réalisés dans les cinquante dernières années. Discriminés hier, les gays ont vu leur condition d'être humain changée. Les lois ont restauré l'égalité des droits. Au niveau mondial aussi les évolutions - les révolutions - en matière de mœurs sont notables, en particulier en Inde, en Asie. En revanche, le fait que l'homophobie se renforce, en particulier en Occident, est symptomatique de sociétés où la question de l'autre se pose à nouveau comme une inquiétude, une peur, et plus encore comme une négation de l'autre, une haine de l'autre. Elle manifeste l'idée que tout le monde doit être semblable, doit penser, agir, se comporter pareil. La différence sexuelle est attaquée au même titre que toutes les différences. Et c'est vrai que je ressens beaucoup plus aujourd'hui cette homophobie latente. C'est souvent une attitude méprisante, du genre: « je ne dis rien mais je n'en pense pas moins ». La bonne conscience des bonnes gens qui ont la certitude d'être dans la norme majoritaire. Il suffirait que la loi contre l'homophobie soit appliquée dans sa plus grande fermeté pour restaurer les digues du droit et de l'égalité des droits, restaurer l'apaisement. Le fait que la justice ne donne souvent pas suite participe à la reconnaissance et donc à l'essor de ce climat délétère. Personnellement, je ne dissimule pas mon homosexualité, même sous la forme du non-dit, mais je comprends dans le climat actuel pourquoi certains ont tendance à faire profil bas, à rentrer dans le placard. Il faut faire attention à ce que le processus qui se met à l'oeuvre actuellement ne fasse pas du XXI<sup>e</sup> siècle un retour au XIX<sup>e</sup> siècle.